2ME ANNÉE—No 13 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 3 OCTOBRE 1903

Le Journal de Françoise

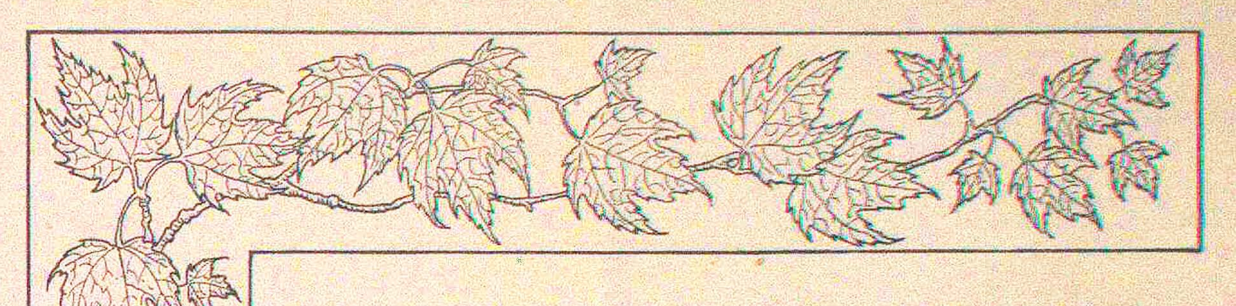
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

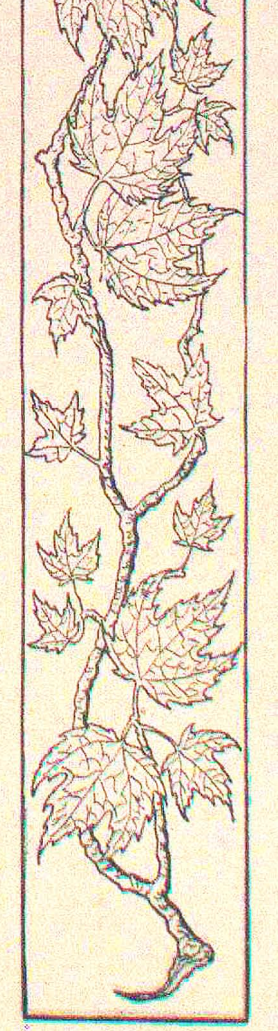
Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL: MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine prochaine

Un DRAME au FOND de la MER

Drame en cinq actes et cinq tableaux, pour la première fois, à Montréal.

Prix { Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c. / Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

Theatre des Nouveautes

Telephone, Est 1395

COIN STE-CATHERINE ET CADIEUX.

Semaine du 5 Octobre.

CATHERINE,

Pièce en 4 actes, de Henri Lavedan.

Intermèdes spéciaux tous les lundis.

Prix, 75, 50, 25 et 15 cts. Loges, $1.00 et 50 c.

MATINEE SAMEDI.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

J. G. YON

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

Le PLUS GRAND CHOIX de MUSIQUE au CANADA

1732 STE-CATHERINE

Tel. Bell, Est 1710

MONTREAL

Un assortiment considérable de musique en feuilles et en recueils, ainsi qu'un assortiment complet de l'édition de SCHIRMERS, PETERS et LITOLFF.

Musique pour Piano, Orgue, Violon, Violoncelle, Guitare, Mandoline, Banjo, Cornet, Flûte, Clarinette, Fanfare et Orchestre. Musique religieuse, etc.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix 35c A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

FEU MARINE

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00

Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

CONSOMPTION

TOUX

RHUMES

ASTHME

BRONCHITES

TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON. EXPEDIEES FRANCO PAR LA POSTE, AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 13 SAMEDI, 3 OCTOBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT : Un an - - - - $2.00 Six Mois - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER : Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs 50 Strictement payable d'avance.

Matin d'Octobre

C'est l'heure exquise et matinale
Que rougit un soleil soudain.
A travers la brume automnale
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les suivre
Du regard en reconnaissant
Le chêne à sa feuille de cuivre,
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,
Tombent des branches dépouillées ;
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose
La nature, et, dans l'air tout rose
On croirait qu'il neige de l'or.

FRANÇOIS COPPÉE.

La maison des ombres

UN journal français annonçait dernièrement que le domaine de la Malmaison, cette demeure que les souvenirs ont rendu plus célèbre encore que sa valeur intrinsèque, devenue propriété de l'Etat, sera sous peu ouverte aux visiteurs.

Ce château où Napoléon séjourna aux plus beaux jours du Consulat, où Joséphine vit briller l'étoile de sa gloire, mais où elle vit aussi son astre pâlir et s'éteindre, a failli disparaître sous le pic brutal des démolisseurs.

Longtemps abandonnée, la Malmaison avait d'abord été pillée par les curieux, saccagée par les Prussiens et les Communards et allait tombant en ruines, quand survint M. Osiris, philanthrope français et patriote, qui l'acheta dans le dessein d'en faire un musée napoléonien et de la conserver ainsi à la postérité. Dans sa générosité faite de dévouement, M. Osiris ne recula devant aucun sacrifice jusqu'à ce que cette maison, chère aux fervents du grand empereur, fut complètement restaurée.

Et la besogne était aussi ardue que difficile à exécuter. Plafonds, parquets, boiseries, s'effritaient et criaient misères et déchéances. Il fallait retoucher tout et cependant respecter religieusement le passé. Souvent même, on n'a découvert les premières décorations que sous des papiers modernes et on a dû gratter quelque peinture nouvelle pour faire reparaître l'ancienne.

Ce merveilleux plafond de la bibliothèque, par exemple, peint par un artiste de l'époque, dont on ne manque jamais de vanter l'artistisme dans les descriptions des pièces de ce château, s'en allait en miettes, mais, on n'y a retouché que pour fixer à nouveau ces peintures au vaporisateur.

Combien il sera agréable au visiteur de contempler ce témoin d'une épopée merveilleuse, qui couvrit successivement tant de gloire, de décadence, de joies et de larmes.

De combien de souvenirs encore, gardez-vous la mémoire, vieux murs condamnés à rester debout, quand vous voudriez aussi, j'en suis sûre, vous effondrer et vous anéantir avec ceux qui sont disparus..!

Combien vous paraîtront fades et pâles les ombres vivantes qui iront maintenant vous interroger, et essayer d'arracher à votre douloureux silence, les secrets que l'on vous a confiés ! Mais les voix du passé qui chantent en vous, ne sont pas comprises de nous ; elles n'auront jamais d'autres interprètes que les ombres blanches des pauvres morts...

C'était par une de ces journées comme celles que nous venons de traverser, où, le soleil, devenu moins brûlant mais toujours radieux, coule des criblées de lumière à travers les arbres aux costumes rouges et ors, laissant tomber ses traînées de clarté jusque dans les soies brunes ou cuivrées des feuilles mortes jonchant le sol.

Saison magicienne qui n'est ni tout à fait l'été, ni tout à fait l'automne, où on se sent le cœur plus doux et la sympathie toute prête, où, en rêvant à la fin incessante des choses, notre esprit revient volontiers sur les choses qui ne sont plus. C'était donc par un de ces jours mélancolisants dont le prestige des évocations devait bien préparer mon esprit et ma pensée, que je fis le pèlerinage suggestif de la Malmaison.

Rien ne reste, je crois, aussi bien gravé dans le cœur des Canadiens-français que l'épopée Napoléonienne.

Le plus aimé et le mieux connu — si les deux vont ensemble — des héros de l'histoire, c'est Napoléon Ier. Je n'ai pas échappé à la magie exercée sur mes compatriotes par "le Corse aux cheveux plats," et, je n'ai pas honte d'avouer que je me sentis plus profondément remuée, aux Invalides, devant la crypte, qui renferme les restes du martyr de Sainte-Hélène, en isant sur l'imposte qui surmonte la lourde porte de bronze, ces mots, dernières volontés du mourant : *Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé*, qu'à Saint-Denis, le tombeau des rois à cet instant même où, mon œil, plongeant dans la petite ouverture pratiquée dans le mur épais d'un souterrain, aperçut, éclairés par une lumière tremblotante, les cercueils de Louis XVI et de la malheureuse Marie-Antoinette.

Ce fut donc l'âme toute vibrante que je me dirigeai par une claire journée de fin septembre vers la Malmaison, dont l'étymologie, comme chacun sait, signifie : maison mauvaise.

Fatale, elle fut, en effet, à ses hôtes, à Joséphine abandonnée, à Napoléon vaincu, puis à Hortense, reine sans trône et sans époux.

Le trajet qui sépare Paris de Rueil est court, et j'arrivai bientôt devant la grille du château.

Hélas ! un grand désappointement m'y attendait. Le concierge m'annonça que la Malmaison, alors en la possession récente de M. Osiris, n'était plus visitée par personne, car on y avait commencé les travaux de restauration.

Le visage entre les piques de la grille, longtemps, je regardai ce séjour vers lequel mon imagination s'était tant de fois reportée.

Sa façade se dressait tout près de moi, quelques verges seulement m'en séparaient. Combien, il m'était facile d'en reconstituer les diverses pièces que les lectures m'avaient fait connaître.

Je voyais les fenêtres du grand salon, et sa cheminée enrichie de camées, de cristaux et de mosaïques, donnée par Pie VII, à l'occasion du sacre de l'empereur Napoléon. Les incrustations furent enlevées, m'a-t-on dit, mais pour que l'œuvre de restauration ait été complète, on les a sûrement remplacées. Puis, voici le salon de musique où parurent Talma et Mlle Mars. Une glace sans tain séparait le salon du vestibule. Et quand Napoléon fut devenu, par la faveur d'un prince de l'Eglise, l'époux de Marie-Louise et le divorcé de Joséphine, il n'entrait, pour rendre visite à celle-ci, que par ce salon, afin que les aides-de-camp pussent l'observer facilement au moyen de cette glace, et rendre compte, au besoin, de tous ses actes, à la jalouse Marie-Louise.

Précaution dont l'intention dût paraître fort cruelle à la sensible Joséphine, bien que son cœur n'en fût plus à compter ses meurtrissures.

Au rez-de-chaussée encore, tout devant mon regard, la chambre du Conseil, en imitation de tente à grandes raies blanches et bleues. Mme la duchesse d'Abrantès la mentionne souvent dans ses *Mémoires*. Des panoplies d'armes de toutes les époques y étaient représentées, et, à travers la longue pièce étaient dispersées de nombreuses tables sur lesquelles s'étalaient des cartes, afin que Napoléon, qui aimait beaucoup à marcher, put jeter un coup d'œil sur les unes et sur les autres sans interrompre ni son travail, ni sa promenade.

Et mes yeux se rivaient à cette maison dont l'extérieur si ordinaire n'aurait pas suffi à retenir l'attention d'un indifférent.

C'était bien là que Joséphine, déployant son tact infini et sa grâce délicate, avait rassemblé autour d'elle les artistes et les lettrés, là qu'elle avait vécu, comme elle le disait, les plus belles heures de sa vie, et qu'elle revint femme angoissée, impératrice déchue, épouse reniée. Là encore qu'elle apprit la chute de l'aigle, l'exil à l'île d'Elbe, et, que dans la grande bonté de son cœur, elle s'écriait :

—Ah ! que j'envie celle qui a le droit d'aller partager son exil et le consoler !

Celle qui en avait et le droit et l'obligation ne le fit pas. La justice immanente se chargeait ainsi de la rétribution due à la sacrifiée.

Joséphine mourut à la Malmaison avant le retour de l'Ile d'Elbe, avant Waterloo. Napoléon y revint aussi, lui, passer quelques jours après son irréparable désastre, comme on revient, quand on est malheureux, aux endroits de sa dilection et de félicité passée.

Lentement, je fis ensuite le tour de ce domaine tant rétréci ; le parc et une partie du jardin ont été morcelés et vendus à des propriétaires qui y ont construit des maisons de plaisance.

Disparu, le jardin d'Amour, les enclos fleuris de roses, les ruisseaux en cascades, et le lac paisible où des cygnes noirs chuchotaient leurs frivoles secrets...

L'astre du jour allumait d'éclatants reflets sur ces bosquets dévastés et dans une grande fantasmagorie illusoire, mon imagination se peignait ces lieux enchantés, où les plus jolies femmes de France, le printemps aux lèvres, mariaient leurs rires perlés aux trilles mélodieuses des rossignols....

Et je partis, l'âme triste comme au sortir d'un cimetière.

La Malmaison, musée napoléonnien, c'est-à-dire, nécropole glorieuse, n'est plus qu'une maison des ombres, une maison des ombres!...

FRANÇOISE.

Le meilleur moyen d'être revenu de bien des choses, c'est de n'y être jamais allé.

MME ACKERMANN.

Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires, et les gens de bien, ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.

(PROVERBE ORIENTAL).

Le Salon de Madame Geoffrin

Il m'a paru intéressant de tracer le portrait d'un des précurseurs de ces distractions intellectuelles et de ce commerce sociable qu'a été la conversation. Je ne voulais pas remonter trop loin pour chercher un type. L'hôtel de Rambouillet aurait pu me fournir un modèle plus gracieux, plus poétique, peut-être, mais j'ai préféré m'en tenir à une période plus rapprochée et plus en rapport avec notre état social actuel. J'ai donc choisi madame Geoffrin, qui est une des plus brillantes parmi les figures de femme du XVIIIe siècle.

Sans titre de noblesse, sans grande beauté, sans cette transcendance qui impose et proclame un nom, elle n'en a pas moins réussi, dans une époque qui vit éclore tant de réputations inoubliables, à se rendre aussi fameuse que les personnages les plus distingués. Elle se créa un salon où la conversation était en honneur, où l'on pouvait raisonner et écouter, où l'on cultivait son esprit, sa raison et son goût, où il y avait presque communion d'âmes entre les habitués. L'esprit communicatif n'est-il pas la qualité essentielle des réunions de ce genre et d'où peut-il provenir sinon de la confiance et de l'estime réciproques, d'une liaison où le cœur a autant de part que l'esprit et qui tourne ainsi au profit commun ?

Fille d'un valet de chambre de madame la Dauphine, nommé Rodet, madame Geoffrin naquit en 1699. Elle avait donc vu Louis XIV et sa vieille cour ! Madame de Maintenon dans toute la pompe de son humilité ; elle avait vu toute l'agitation de cette cour intrigante et des souvenirs aussi captivants et aussi divers durent charmer ses réunions intimes.

Après la mort de madame la Dauphine, son père acheta la charge de "commissaire contrôleur juré mouleur de bois de la ville de Paris" et dans cette profession, il s'était acquis une certaine aisance. Son histoire ne présente aucune particularité remarquable. Il mena avec simplicité une existence laborieuse, bornant son ambition au titre honorable de "bourgeois de Paris." Thérèse Rodet, devenue orpheline, habita rue Saint Honoré, chez sa grand'mère madame Chemineau, une femme de tête solide, qui prisait plus le jugement que le savoir. Elle disait : "Si ma petite fille est une bête, le savoir la rendrait confiante et insupportable ; si elle a de l'esprit et de la sensibilité, elle suppléera par son adresse à ce qu'elle ne saura pas." Il est curieux de voir que madame Geoffrin qui devait plus tard obtenir un grade si élevé dans le corps des bas-bleus, n'a pas reçu d'instruction dans sa jeunesse. Sa grand'mère se borna purement et simplement à lui apprendre à lire ; elle ne lui donna aucun professeur.

Ce parti-pris d'ignorance n'empêchait pas madame Chemineau de cultiver avec soin l'intelligence déliée de la petite orpheline. Si elle ne lui montrait pas à écrire, elle la faisait lire beaucoup et lui expliquait ses lectures. Elle lui apprenait à penser, la forçant à raisonner avec elle, à juger les gens qu'elle voyait et les propos qu'elle entendait et à donner la raison de ses jugements, et la fillette grandissait sous l'œil vigilant de cette aïeule qui savait étudier avec une attention si soutenue le caractère, les goûts et les inclinations de sa petite-fille, sachant lui indiquer à propos, par une direction presque insensible, les écueils à éviter et la route à suivre. Elle l'encourageait à lui rendre compte de tous ses mouvements et de tous ses sentiments, elle savait la reprendre avec tant de douceur et de grâce que l'enfant s'abandonnait avec confiance et n'avait rien de caché pour cette grand'mère si indulgente.

Tous les matins, elles allaient ensemble à la messe de la paroisse, à l'église Saint-Roch et la tenue recueillie de Thérèse Rodet faisait l'édification de tous les fidèles. Diderot, dans un court portrait, nous la dépeint à cette heure matinale "en cornette plate, en mince et légère siamoise, jolie comme un ange, joignant au pied des autels, les deux plus belles menottes du monde." C'est dans ces simples atours et dans cette pieuse attitude qu'un matin, à l'âge de 14 ans, sans y songer et le plus innocemment du monde, elle attira les regards et gagna le cœur de celui qui allait demander sa main, et lui donner un nom alors obscur et qu'elle devait rendre si célèbre un jour. Monsieur Geoffrin était un vieux veuf riche, fabricant de glaces et miroirs, il avait 46 ans, elle en avait 14. Je n'insisterai pas sur les débuts d'un ménage si bizarrement assorti, je dirai seulement qu'ils s'installèrent dans cet hôtel de la rue Saint-Honoré qui allait devenir le royaume du bel esprit.

Pendant 15 ans, les époux menèrent une vie calme et paisible, tout à fait en harmonie avec les goûts de M. Geoffrin qui n'aimait pas le monde. Mais le hasard fit qu'il devait bientôt en être autrement. A peu de distance de l'hôtel de M. Geoffrin, habitait dans un petit appartement, la marquise de Tencin, cette femme si séduisante par son esprit, mais dont la réputation d'honnête femme laissait si fort à désirer. Madame Geoffrin avait une gentille fillette d'une dizaine d'années et la marquise, on ne sait pour quelles raisons, dès qu'elle apercevait l'enfant, lui faisait mille caresses, mille gentillesses et déployait toutes les grâces auprès de la mère pour gagner son amitié. Dans quelle intention la grande dame, alors entourée de l'élite de la société littéraire et mondaine, recherchait-elle ainsi la petite bourgeoise qui vivait ignorée dans son voisinage ?

Peut être la vieille marquise qui se mêlait facilement à tous les genres d'intrigues, es, érait-elle se lier avec la mère qu'elle savait très riche, afin de marier la fille à l'un de ses protégés ? Mais rien ne justifie cette supposition, le marquis de la Ferté-Imbault qui devait être le mari de

mademoiselle Geoffrin n'avait aucune accointance avec la marquise et le mariage se fit sans qu'elle y prit aucune espèce de part.

Quoi qu'il en soit, madame Geoffrin reçut grand accueil des habitués du salon de madame de Tencin qui étaient alors Fontenelle, Saurin, Montesquieu, Mairan. Ravie de tout ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait, avide d'en voir et d'en connaître davantage et par cela même très soumise aux conseils qu'elle recevait de cette femme qui, lorsque ses intérêts n'étaient point en cause, savait en donner de sûrs et de pratiques, madame Geoffrin devint à son tour désireuse de recevoir chez elle, ces hommes de génie qui, si brillamment, lui faisaient entrevoir des horizons nouveaux. Elle qui jusqu'alors avait mené une existence presque monastique, changea tout à coup sa manière de vivre, et il est aisé de deviner que l'humeur sédentaire de M. Geoffrin ne s'y prêta pas de bonne grâce, lui qui se félicitait chaque jour, qu'une femme aussi jeune que la sienne fut assez raisonnable pour renoncer d'elle-même et sans murmurer à tous les plaisirs de son âge. Aussi, dès les premiers symptômes se mit-il en frais d'éloquence pour observer à sa femme que la nouvelle vie qu'elle voulait mener n'était que pernicieuse à tous égards, qu'elle ne rencontrerait qu'orgueil et vanité, que déceptions. Puis de la persuasion il passa à des arguments plus décisifs et essaya, pour la première fois, de l'autorité maritale. Tout fut inutile et M. Geoffrin apprit bientôt à connaître la force de volonté de sa jeune compagne. De guerre lasse, il se soumit et dans les dernières années de sa vie, le brave homme docile et dompté, poussait la complaisance jusqu'à ordonner les repas présidés par sa femme ; il n'ouvrait la bouche que pour servir à table, ce qu'il faisait alors de la façon la plus honnête, "mais d'un air détaché et avec l'attitude d'un intendant de Madame !"

Madame Geoffrin fut veuve de bonne heure et vers la même époque Madame de Tencin mourut, cette mort survenant après l'autre acheva de donner un libre essor à l'ambition de madame Geoffrin et l'hôtel de la rue Saint-Honoré devint le rendez-vous des artistes les plus distingués, des écrivains, des poètes, des économistes, des étrangers illustres et bientôt des souverains eux-mêmes. Elle avait le goût des arts et se piquait de protéger non seulement les gens de lettres, mais les artistes, sculpteurs et peintres qui avaient chez elle leur jour particulier, et dans cette société d'élite, au milieu de ce monde encore nouveau pour elle, madame Geoffrin, cette parvenue, qui n'a reçu nulle instruction, nulle teinture des lettres ou des arts, qui ne sait même pas l'orthographe, n'est étrangère à aucun sujet, elle provoque, anime, dirige les causeries....

Mais d'où vient donc ce merveilleux phénomène ?

C'est que madame Geoffrin sait écouter, elle écoute beaucoup plus qu'elle ne parle, elle sait tout le profit que l'on peut tirer à écouter les autres ; et quand elle parle, elle a le bon esprit de ne s'entretenir que de choses qu'elle connait très bien. Très adroite à présider, à surveiller, elle maintient la conversation dans une certaine mesure, dans une certaine discipline, qu'elle ne souffre pas qu'on dépasse. Tous ses habitués lui sont soumis ; si la conversation s'anime, s'échauffe et s'écarte en des sujets réservés, elle a un "hola" sec qui fait tout rentrer dans l'ordre ou "Allons, voilà qui est bien !"

C'est le signal de sagesse qu'elle donne à ses convives. Mais si ce discret avertissement n'est pas aussitôt entendu, l'imprudent qui a violé la consigne ne tarde pas à s'en repentir, et une leçon cinglante lui ôte toute velléité de récidive. C'est ce que le jeune comte de Coigny apprit un jour à ses dépens ; invité à souper, il s'était lancé dans un récit aussi long que dénué d'intérêt ; quelques signes d'impatience de la maîtresse de la maison ne parviennent pas à l'arrêter ; pour faire diversion, elle le prie de découper une poularde ; peine perdue, il poursuit son monologue, tout en tirant de sa poche un couteau pas plus long qu'un canif.

Pour le coup, madame Geoffrin n'y tient plus, et elle lui dit de sa voix sèche et nette : "Monsieur le comte, pour réussir, dans ce pays-ci, il faut grands couteaux et de petites histoires !

Heureusement, les vivacités de langage sont rares chez madame Geoffrin.

La personne la plus intimement liée avec elle était Fontenelle ; elle admirait sincèrement son merveilleux esprit, attachait un prix infini à sa conversation, écoutait ses avis avec une déférence qu'elle n'eut jamais pour aucun autre. Il avait une façon de conter qui était sienne, ses récits pleins de finesse et d'à propos faisaient les délices de tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre ; les éloges qu'il prononçait à l'Académie des sciences étaient, de l'avis de ses contemporains, aussi charmants que sa conversation. —Quel dommage de savoir que Fontenelle manquait de passions généreuses, il n'aimait rien vivement ni fortement ; madame Geoffrin le comparait à une petite machine bien délicate qui durerait éternellement si on la posait dans un coin et qu'on ne la frottât ni ne la froissât jamais. Il n'avait jamais pleuré, il ne s'était jamais mis en colère il n'avait jamais couru. Marie-Thérèse Geoffrin, pétulante enfant de 15 ans, le détestait cordialement, surtout lorsqu'il voulait mettre un frein à ses élans de gaieté.

—Monsieur de Fontenelle, lui dit-elle un jour, vous n'avez jamais ri ?

—Non, je n'ai jamais fait : ah ! ah !

(*à suivre*)

MADAME SAUVALLE.

A propos de poudre.

Du jour où le roi Louis XIII, qui avait perdu ses cheveux de bonne heure, adopta la perruque, les gantiers, qui seuls avaient le droit de vendre de la poudre, firent tous fortune. La poudre dite ARGENTINE avait les préférences de la Cour, mais on n'en faisait de toute couleurs, et si grand fut l'engouement que les filles pauvres elles-mêmes, n'osant montrer leur cheveux tels que la nature les leur avait donnés, les saupoudraient "de poudre de bois pourri, qu'on trouve parmi les vieux bâtiments aux poutres et pièces de bois sur lesquelles il n'a point plu."

Les veuves faisaient exception à la règle et ne se poudraient point. En ce temps-là, —disons-le en passant—la "poudre de riz" renfermait du riz. Aujourd'hui il y a peu de toutes choses : craie, amidon, céruse, albâtre, —mais de riz point

Deux Lettres.

Un abonné nous écrit la lettre suivante :

" *Ma chère Directrice,*

" Il paraît qu'un beau sonnet vaut un long poème. J'inclus dans la mienne une lettre qui, pour être courte, n'en est pas moins d'une exquise saveur. Elle devra faire les délices de ceux qui aiment les belles choses.

" C'est, comme vous le verrez, l'épitre d'une tante religieuse à un neveu récemment arrivé sur notre machine ronde. L'enfant est le fils d'un député de cette Province, dont je désire taire le nom, comme je ne veux pas qu'il soit jamais connu que je suis l'auteur de cette coquinerie en faveur de l'art........"

Monastère de X......
Sept. 1903

A Monsieur ....
....

Cher petit nouveau-né,

Pour l'originalité du fait, pour faire plaisir à ta chère maman qui est déjà toute fière de sa miniature de député, par considération pour ta grande sœur de six ans qui pose à côté de ton berceau en guise d'ange gardien, je t'écris cette petite lettre. C'est la première, sans doute, adressée à l'héritier présomptif des vertus, des talents et des gloires d'un digne père.

Je me présente comme ton heureuse tante, en ligne directe, plus âgée que toi de trente-sept ans, ursuline de nom et de cœur. Bien que tes petites oreilles puissent à peine percevoir les sons, et que tu ne puisses guère comprendre les paroles de bonheur qui s'attachent à ton nom et qui tombent sur ton berceau, néanmoins, du fond de ma solitude, je te chante, allegro, une triple bienvenue sur la terre. Qu'elle te soit sans ronces et sans épines !

Encore que tu sois un jeune monsieur, parce que tu es devenu un fervent chrétien dernièrement, que tu n'as pas encore de barbe, et que tu es l'enfant d'un frère bien-aimé, je t'embrasse de toute mon âme de religieuse.

Je te charge de féliciter de ma part ta bonne mère qui le mérite bien, ton excellent père dont tu combles les vœux, ton espiègle petite sœur qui va trouver en toi un jouet charmant ; enfin, tes parrain et marraine qui doivent être de bien dignes personnages puisqu'ils ont fixé le choix de tes parents en cette grande circonstance du baptême.

A ce propos, as-tu été bien sage en entrant pour la première fois dans le temple du Seigneur ?

Aurais-tu l'intention d'y revenir un jour et d'y prendre racine comme le petit Joas ? ? ?

....

Tout ce que rêvent, qu'ambitionnent, que souhaitent pour toi tes bons parents, je le demande à Dieu. Ce qui est dans leur cœur est aussi dans le mien pour ton bonheur. Entre eux et tes tantes ursulines, à ton sujet, tout est commun : joies, espérances, inquiétudes, bons présages de l'avenir, tout... et surtout l'amour !

Puis ma lettre finit par une grande caresse dans laquelle, tout doucement, t'enveloppent, comme d'un manteau protecteur, tes tantes du cloître.

Sœur X*

Défroques d'hommes célèbres

Veut-on savoir à quels prix peut s'évaluer la défroque des grands hommes?

Une robe ayant appartenu à Caton fut achetée par Néron pour 300,000 sesterces, environ 20,000 francs.

Plus récemment, une veste ayant appartenu à J.-J. Rousseau fut vendue 939 francs, et sa montre — en cuivre — 500 francs. Le baromètre de l'auteur d'*Emile*, d'une valeur très modeste, fut payée par un fanatique de Jean-Jacques, quinze cents francs.

La fameuse canne de Voltaire fut achetée par un docteur de Paris, au prix de cinq cents fr.

Les perruques sont aussi appréciées des amateurs de reliques puisque celle de Kant, l'illustre philosophe, bien que tout rongée par les vers fut vendue 200 francs et que celle de Stern, en bon état celle-là, fut vendue à Londres cinq mille francs

Une petite peau d'âne sur laquelle Boïeldieu avait l'habitude d'écrire sa musique, lorsqu'il était en voyage, fut adjugée cent vingt francs.

Il n'est pas jusqu'à la dépouille mortelle, ou plutôt des fragments de la dépouille mortelle des hommes célèbres qui n'excitent la convoitise des collectionneurs.

C'est ainsi que la langue d'Epictète fut, dit-on, achetée trois mille drachmes, l'équivalent de trois mille francs de notre monnaie actuelle.

Le crâne de Descartes fut vendu mille fr. à Stockholm, et une dent de Newton fut achetée par Lord Schwaterbury, sept cent trente livres sterling, c'est-à-dire plus de 17,000 fr.

Dix-sept mille francs pour une dent !... Les grands dentistes américains n'ont pas encore facturé les leurs à ce prix-là !

L'adversité fait l'homme, et le bonheur les monstres.

La faiblesse de l'ennemi fait notre propre force.

***

M. Dupin, toujours *indépendant*, disait un jour à Louis-Philippe, avec qui il était en discussion : " Sire, nous ne serons jamais d'accord sur cette question-là." Le roi lui répliqua doucement : " Je le pensais, Monsieur Dupin, mais je n'osais pas vous le dire."

***

Ce n'est pas manquer à la grande mémoire du Maître que fut Victor Hugo d'affirmer que sa gloire n'a rien perdu à l'oubli où sont tenus les petits billets qu'il prodiguait aux débutants.

En voici un qui donna lieu à une cruelle désillusion.

Un jeune poète de province annonce par lettre à Victor Hugo l'envoi d'un volume de vers. La réponse, écrite sur ce papier bleuâtre qui était, comme l'on sait, la couleur préférée du Maître, ne tarda guère. Elle disait :

" Votre œuvre m'a causé une émotion profonde sous l'impression de laquelle je m'empresse de vous saluer, jeune gloire radieuse, moi, pauvre gloire décroissante. C'est le salut du soir qui s'en va à l'aube qui se lève. Vous brillez et je m'éteins. Vous émergez de l'oubli et j'y retourne !

" Le cœur se bronze ou se brise. Le vôtre s'est brisé, mais de l'un de ses morceaux vous avez fait une lyre raisonnante et superbe qui vous sacre poète, tout en vous affirmant comme homme.

" Vous êtes deux fois mon frère.

" Permettez-moi de vous admirer autant que je vous aime ! "

Hélas ! le lendemain notre poète recevait des mains du facteur l'exemplaire de ses poésies. Sur l'enveloppe intacte, on lisait : *Refusé par le destinataire ; insuffisance d'affranchissement.*

Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*).

Les deux cousins apprirent alors, non sans surprise, qu'ils étaient à une distance relativement considérable de Glockenau et qu'ils ne pourraient songer au retour avant le lendemain matin.

Ce ne fut qu'au bout de quelque temps que la chaleur de la salle et une tasse de café brûlant eurent raison du frisson qui avait saisi Ulrique. Ce n'est qu'après la chaleur revenue dans leurs veines et un bon moment de repos que Sir Gilbert et Ulrique sentirent s'éveiller leur curiosité à l'égard de leurs compagnons de mésaventure. Ils appartenaient à un monde qu'Ulrique avait abandonné depuis longtemps et dont elle ne soupçonnait pas la présence dans les environs, même lointains, de Glockenau. Elle examina le groupe avec un certain intérêt. Il n'y avait pas à s'y tromper : tout, jusqu'aux sons des voix, aux manières et aux intonations, ramenait Ulrique au souvenir de cette éblouissante après-midi qu'elle avait passée à la villa Flora.

Il y avait là deux jeunes filles qui, à la couleur des cheveux près, semblaient des copies effacées des comtesses Tiefenthal ; une majestueuse dame qui appartenait incontestablement à la même classe sociale que la comtesse Minart. Plus loin, c'était.... Mais que voulait dire ceci ?.... Ulrique s'interrompit brusquement dans son examen ; elle avait rencontré le regard d'une paire d'yeux noirs qui, certainement, ne lui étaient pas étrangers, et qui la reportèrent de manière tout à fait directe à la villa Flora. Il lui fallut une minute pour se rappeler les circonstances et pour reconnaître le baron Bernersdorf. Lui ne l'avait évidemment pas encore reconnue, bien que, d'après l'expression étonnée de son visage, il fût évident qu'il interrogeait sa mémoire. Dans cet instant, Ulrique bénit son fichu de soie noire. La contrariété lui fit monter le sang au visage et elle se mordit la lèvre.

—N'êtes vous pas bien ?—lui demanda Sir Gilbert, remarquant son changement de physionomie.

—Ce n'est rien, —dit-elle à la hâte. — J'ai eu une surprise désagréable, voilà tout.

Le court moment d'étonnement général à l'entrée du couple en apparence si disparate avait bien vite fait place à une causerie des plus animées, puis, soudain, à un remue-ménage général de chaises et à des battements de pieds. Le jeune joueur de cithare venait d'attaquer la valse du *Beau Danube bleu*, et quelqu'un ayant lancé le mot de danse, ce fut comme un réveil général ; excellent moyen de tromper l'attente des voitures qu'on avait envoyé chercher. Laissant dédaigneusement de côté Sir Gilbert et sa compagne au rustique costume, la société organisa une sauterie impromptue, si propice au flirt, et qui consolerait les mamans de la déception de quelque espérance matrimoniale, peut-être, basée sur le pique-nique manqué. Moins de cinq minutes après, le bal improvisé battait son plein.

Sir Gilbert venait de quitter un moment Ulrique pour aller allumer un cigare, quand la jeune fille, qui s'était reculée dans un coin sombre, entendit soudain, derrière elle, une voix trop connue dire :

—Je crois que vous avez laissé tomber votre mouchoir.

Ce fut pour elle comme un choc ; elle se retourna vivement et se trouva face à face avec le baron Bernersdorf, lui tendant un coquet carré de dentelle que la mise de la jeune fille indiquait ne pouvoir lui appartenir. Mais le baron avait atteint son but : dissiper un dernier doute. Il allait parler, mais, dissimulant une grimace, il se contenta d'un salut et rejoignit les danseurs.

Gilbert revenait et son regard s'attacha sur le baron.

—Vous paraissez avoir trouvé quelqu'un de connaissance,—dit-il à Ulrique d'un ton un peu sec.

—Ce n'est que le baron Bernersdorf. Je l'ai rencontré il y a trois ans, dit-elle, non sans dépit.

L'histoire de ses relations avec le baron n'était pas de celles dont il eut été agréable d'entretenir son cousin.

Sir Gilbert n'insista pas, quoique ou parce que l'express'on enflammée du visage d'Ulrique ne lui avait pas échappé ; il se renversa sur son siège et observa silencieusement les danseurs.

Ulrique avait reculé sa chaise, autant pour éviter le regard interrogateur de son cousin que celui du baron qui ne le quittait pas et lui causait la plus pénible impression. Elle voulut s'y soustraire. Profitant de ce que l'attention de son cousin était un moment détournée, elle se leva doucement et s'esquiva de la salle. Arrivée dans le couloir sombre, elle poussa un soupir de soulagement ; trouvant une porte entr'ouverte à l'autre extrémité, elle entra dans une pièce assez mal éclairée : c'était la cuisine. Elle s'assit sur un tabouret à côté de la table à laquelle elle s'accouda, et bientôt, tant elle était lasse, s'endormit. Tout à coup un bruit la réveilla : devant elle se tenait le baron Bernersdof, les mains dans ses poches, les yeux ironiques.

—C'est une très bonne idée que vous avez eue là,—observa-t-il avec un sourire impertinent.—Je commençais à craindre de n'avoir pas la chance de renouveler connaissance. Si j'étais un peu plus vaniteux, je pourrais même me flatter que ce n'est pas à un simple hasard que je dois ce charmant tête-à-tête. Savez-vous

qu'il m'a fallu toute une demi-heure pour vous reconnaître. Vraiment l'aventure est piquante!

Ulrique comprit sa faute de s'être ainsi isolée. Sans répondre, elle se leva.

—Oh!—s'écria le baron en se plaçant devant la porte,—je ne vous laisserai pas ainsi rejoindre l'heureux mortel dont la personnalité m'intrigue et qui paraît jouir de toute votre confiance la plus intime.

Les yeux d'Ulrique étincelèrent.

—Prenez garde à ce que vous dites.... Sir Gilbert Nevyll est mon cousin....

—Votre cousin,.... vraiment?... Eh bien, ne sommes-nous pas un peu cousins tous les deux?

—Oh! non, pas vous! — s'écria-t-elle indignée comme d'une profanation d'un mot qu'elle avait appris à trouver bien doux. — Voyons, rangez-vous que je passe!

Le baron Bernersdorf eut peur du scandale et s'effaça, non sans un ironique haussement d'épaules.

Une fois arrivée à la porte, Ulrique s'arrêta et porta la main à son cœur: dans le couloir, Gilbert était debout, le visage pâle, les lèvres serrées, une flamme dans les yeux. Ce ne fut qu'une vision qui disparut aussitôt. Pourquoi était-il si pâle?... Croyait-il, lui aussi, qu'elle était venue là pour permettre un tête-à-tête avec ce baron? Elle se retourna vers celui-ci qui riait tout bas.

—Oh! vous ne savez pas ce que vous avez fait!

—Pas grand mal, j'espère. En tout cas, quelques mots d'explication avec votre.... cousin le détruiront. Que n'y allez-vous pas au plus vite.

—J'y vais!

Et Ulrique, la tête haute, rentra dans la salle, cherchant du regard Sir Gilbert, pour renverser la barrière qu'elle sentait instinctivement s'être dressée entre eux. Elle aperçut Sir Gilbert debout, regardant par la fenêtre obscure. Elle s'approcha de lui, à pas précipités, hors d'haleine, ne sachant pas ce qu'elle devait lui dire, sinon qu'elle voulait se justifier à ses yeux, à tout prix, par tous les moyens.

—Cousin Gilbert,—dit-elle d'une voix mal assurée, —laissez-moi m'expliquer.

En l'entendant parler, il se retourna.

—Vous n'avez rien à expliquer,—dit-il en dominant sa voix avec difficulté,—j'en ai entendu assez.

Ulrique pouvait mieux voir sa figure, alors l'émotion y était toujours empreinte mais c'était une émotion joyeuse et non celle que l'instant d'avant elle avait cru lire sur ses traits.

—Qu'avez-vous entendu?—insista-t-elle.

—La façon méritée dont vous avez traité cet homme. Il n'avait pas été jusqu'à vous insulter, je pense?

—Non,—dit Ulrique, mentant dans la crainte d'un conflit entre les deux hommes.

—Merci, Ulrique, — dit Sir Gilbert en prenant la main de la jeune fille.—Pardonnez-moi d'avoir douté de vous un seul instant.

En ce moment leurs yeux se rencontrèrent. Brusquement, il laissa retomber la main d'Ulrique et s'éloigna. La jeune fille attribua ce geste inattendu à ce qu'en ce moment la porte s'ouvrait pour laisser la société monter gaiement dans les voitures qui venaient d'arriver.

Ulrique fut alors conduite par la femme du garde dans la propre chambre de celle-ci et se coucha infiniment plus heureuse que la veille. Elle sentait que quelque chose de mystérieux était survenu,... elle ne s'endormit qu'aux premières lueurs du jour naissant.

XI

L'AVEU

Le lendemain matin, accompagnés du fils du garde qui était allé chercher une voiture, Ulrique et Gilbert rentrèrent à Glockenau, lui à l'auberge, elle à la ferme. Une fois seule, son premier soin fut de courir à son miroir. Elle s'y vit transfigurée: l'éclat des yeux, la teinte merveille des joues, l'expression radieuse, tout lui montrait une nouvelle Ulrique. C'est que, sans qu'elle eût eu besoin de se trouver seule depuis avec Gilbert, elle savait son secret. La vision du couloir de la maison du garde, qu'elle avait revue toute la nuit avec un enchantement croissant, était devenue peu à peu, pour elle, clairement révélatrice. Elle n'en pouvait plus douter: il avait été jaloux. Donc il l'aimait comme elle l'aimait. Quelle adorable découverte! Comme elle se sentait légère, jeune, emportée dans une atmosphère qui enchantait tout à ses yeux, qui faisait de la ferme dévastée un coin de paradis.

Ce fut avec ravissement qu'elle vit Sir Gilbert reparaître à la Maison de la Vierge, comme elle allait sortir, appelée par la meunière pour une nouvelle consultation, et lui proposer de l'accompagner. Elle sentait que cette promenade serait décisive, elle vit à son expression un peu inquiète, au regard dont il l'enveloppait, qu'il était décidé à parler.... enfin!

Pendant tout le trajet jusqu'au moulin, elle rit et causa comme elle n'avait jamais ri et causé; elle se surprit même à fredonner, ce qu'elle ne se rappelait pas d'avoir jamais fait. Le sentiment d'attente lui mettait au cœur une joie presque enfantine. Elle regardait si délicieusement en elle-même, toute à l'ivresse qui chantait en son être, qu'elle ne remarqua ni l'altération des traits de son cousin, ni les singuliers regards qu'il jetait sur elle à la dérobée.

—Vous paraissez bien joyeuse aujourd'hui?—observa-t-il d'un ton étrange, presque pénible.

—Oui, je suis de très bonne humeur, répondit simplement Ulrique.

(à suivre)

LE COIN DE FANCHETTE

Emiliana. — Vous êtes arrivée la première à l'ancien nid. Malheureusement, on ne peut y causer longuement, l'espace étant si restreint, et puis, vous savez, je ne réponds plus guère qu'aux lettres pratiques dont les réponses doivent être d'intérêt public.

Hirondelle.— Il y a bien peu de pièces aux Nouveautés que les jeunes filles peuvent entendre. Tenez-vous le pour dit. Les auteurs modernes n'écrivent pas, en général, pour la jeunesse, et je ne sais à quoi pensent les mères qui envoient leurs enfants à des pièces comme *Sapho*, *Divorçons* et tant d'autres de ce genre. Les hommes qui vous respecteront véritablement ne vous demanderont pas pour vous conduire écouter ces grands sentiments, à moins que leur bonne foi ne soit surprise et qu'ils ignorent les sujets qui y sont traités. Quant aux petites hirondelles, on leur demande de plier leurs ailes et d'aller faire dodo au lieu d'aller au théâtre, en attendant qu'elles aient le sort de l'hirondelle de Nodier.

Fémina.—En conscience, je ne puis vous recommander ce que je ne connais point.

Livie. — Les Souvenirs Littéraires de Maxime du Camp sont intéressants et vous pouvez les lire, si vous n'avez plus quinze ans.

Caliban.—On ne fera qu'une seule et constante politique dans les colonnes de ce journal : celle du patriotisme bien entendu. C'est assez dire combien pure et désintéressée sera la propagande

Maxime. — Une diatribe contre les femmes que votre lettre ! Eh bien, vrai, vous n'avez pas perdu de temps. Continuez, vous m'intéressez progressivement.

Laurent.—Impossible d'insérer votre pièce de vers. Ce ne sont pas des alexandrins, mon cher ami, ce sont des centipèdes.

Attala.—J'accuse réception de votre lettre, et je publierai votre article, dès que j'en aurai l'espace.

—Pourquoi écrivez-vous votre nom avec deux *t* ? L'héroïne de Chateaubriant n'en a qu'un. C'est au revoir, n'est-ce pas ?

Reçu lettres de *Noella*, *Jason*, *Euterpe* et *Cymodocée*. Remerciements pour gracieuses appréciations.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—Dois-je cacheter une lettre que je confie à une amie pour remettre à une tierce personne ?

R.—Non. Cacheter votre lettre serait un manque de confiance grossier envers l'amie. Autre chose par exemple, de lui remettre une lettre pour jeter à la poste ; on doit alors fermer l'enveloppe tout à fait.

D.—*Lorsque deux personnes conversent au téléphone ; laquelle doit prendre congé la première.*

R.—Celle qui a appelé la première. Quand on va rendre visite à quelqu'un, c'est le visiteur qui, le premier, doit se lever pour partir. Une conversation au téléphone équivaut une à visite. Dans le cas où un monsieur téléphonerait à une dame, celle-ci peut très bien interrompre la première la communication... si elle en a le courage.

LADY ETIQUETTE

Un homme ne doit jamais désigner une femme par son prénom à moins qu'il ne soit son parent, et encore, dans ce dernier cas, doit-il éviter de le faire en présence d'étrangers ou de simples connaissances. D'ailleurs, on peut remédier à la difficulté en ne s'adressant point par son nom. La même règle s'adapte à la femme par rapport à l'homme. De plus, elle évitera de l'appeler par son nom de famille sans le faire précéder du mot : Monsieur.

En parlant de sa femme, un mari désignera cette dernière par : " Ma femme " et non pas ' Madame une telle." De même la femme en parlant de son mari l'appellera : "Mon mari." Jamais de son nom de famille tout court, ni "Monsieur un tel."

Bon nombre de personnes disent en parlant à un mari de sa femme : "Votre dame ... votre femme." Cette manière est absolument incorrecte. Elles devraient dire : "Madame une telle" ; on ne dira pas non plus en parlant de ses filles : "Vos demoiselles" ou "Votre demoiselle" mais " Mademoiselle votre fille" ou " Mesdemoiselles vos filles" ou bien " Mademoiselle une telle."

—o—

Il y a certaines nuances à observer dans la conversation, et qui distinguent l'esprit vulgaire de celui qui est cultivé ; il suffit d'un peu de réflexion pour s'en convaincre. Par exemple, on doit éviter les mots qui donnent une tournure trop cérémonieuse à la phrase, et les employer au contraire lorsque les circonstances l'exigent. A une amie, on dira : "Lorsque j'irai vous voir," ' Quand je vous entendrai chanter " A une étrangère : ' Lorsque j'aurai l'honneur de vous revoir," " Lorsque j'aurai le plaisir de vous entendre chanter. '

Quelle est l'origine du nom de *Ma Tante* employé communément à désigner le Mont-de-Piété ?

Voici l'anecdote qui court à ce sujet :

Alors que le prince de Joinville était fort jeune, et tenu assez serré par son père, qui n'était pas un père prodigue, la reine, sa mère, lui avait fait cadeau d'une superbe montre en or.

Un jour, la reine, ne voyant plus cette montre au gousset de son fils, lui demanda ce qu'il en avait fait.

—Elle est chez *ma tante*, répondit le jeune homme.

On court chez la princesse Adélaïde : on interroge on cherche ; nulle trace du précieux objet.

Il fallut alors s'expliquer et dire quelle était cette parente inconnue, nouvellement alliée à une famille royale. C'était... le Mont-de-Piété.

Le mot fit fortune et passa même la Manche. Seulement, les Anglais, qui sont nos contraires en tout (leurs cochers prennent leur gauche, les nôtres, leur droite ; leurs soldats ont l'habit rouge et le pantalon bleu, les nôtres le pantalon rouge et l'habit bleu, etc.), changèrent le sexe de Ma Tante. Ils l'appellent Mon Oncle. Au fond, c'est toujours le même degré de parenté.

Chronique de l'élégance

IL y a longtemps que nous n'avons pas causé de cette chose importante : la mode, et, quelques notes à ce sujet, à la veille d'un changement de saison ne seront pas de trop.

Seulement, je n'ai pas de bonnes nouvelles à donner à celles que la nature a doué d'un exhubérant embonpoint, car, les modes de l'automne et de l'hiver ne les avantageront point.

Bientôt les jupes plates et longues seront abandonnées. On va revenir aux jupes garnies sur les hanches, courtes et rondes. Et puis, savez-vous ? il y a acheminement certain vers la terrible crinoline. Cette horreur ? Parfaitement. On a pu jusqu'à présent la décourager, mais elle gagne du terrain, et bientôt je le crains, elle règnera maîtresse.

Quant aux chapeaux, la transformation n'en est pas moins radicale. Fi ! maintenant des chapeaux plats. On retourne aux hautes calottes, aux piquets de plumes et aux rebords larges comme des auvents.

—C'est le triomphe des modes de 1830, me disait hier cette élégante modiste qu'est Mme Gsell, en me faisant admirer les merveilles de son exposition de modes.

Quels rêves que les chapeaux de Mme Gsell ! Je ne me lassais point de regarder, moi, qui n'ai pourtant pas l'admiration facile. Je voudrais que vous vissiez ce Trianon, par exemple, très seyant et d'une symphonie en gris très douce, ou bien, cette autre forme, crânement relevée par une torsade de panne rubis, ou bien encore cet écroulement de chrysanthèmes qui déborde la coiffe jusque dans les cheveux. Ou bien encore... Mais, non, je n'en finirais plus. Allez plutôt vous mêmes, chères lectrices, et vous constaterez vous-mêmes le chic absolu de ces nouveautés parisiennes.

—Et pas deux chapeaux pareils, me répète Mme Gsell

Je me hâte de vous redire la bonne nouvelle. Quelle bonne sensation de savoir que ce chapeau si joli n'aura pas de répétition, et qu'il gardera, en quelque sorte, un cachet qui vous sera particulier.

Mme Gsell est de plus très habile dans la confection de ruches, de tours de cous, cravates en dentelle, tulle, ou mousseline. Ces petits extras de l'élégance sont toujours fort appréciés, car ils complètent si agréablement une toilette. N'oubliez pas l'adresse : Mme Gsell, 74a rue Crescent.

Songez donc ! pas deux pareils !

CIGARETTE.

* VARIETES *

Les imperfections du teint. — De vilains teints ont conduit plus de femmes au tombeau que les plus violentes épidémies.

Rien ne tourmente une femme comme une peau rugueuse et sans fraîcheur. Voici un excellent remède aussi simple qu'efficace : Baignez-vous le visage chaque soir, avec du lait salé ; laissez sécher. Une cuillerée de sel mélangé à une cuillerée à table de lait est un remède suprême, et fera disparaître comme par magie, les boutons et ces mille imperfections qui causent tant d'ennui.

***

Coutumes barbares. — Les Achantis, dont le territoire, aujourd'hui possession britannique, n'est séparé du Dahomey que par la colonie allemande de Togo, n'ont rien à envier, sous le rapport de la cruauté aux sujets de Behanzin.

A Koumassi (ville de la mort) il y avait trois lieux d'exécution, si l'on peut appeler ainsi des carnages pratiqués pour le plaisir des yeux d'un roitelet nègre. Dans la cour du palais, on tuait les reines, dauphins, courtisans, dignitaires, etc, qui avaient cessé de plaire. Sur la grande route, on exterminait les sujets ou vassaux plus ou moins convaincus de crimes ou de délits. Dans le temple de Bantam on sacrifiait aux fétiches les prisonniers de guerre.

Au milieu du temple il y avait un grand bassin de cuivre — d'un beau travail du reste — où l'on recueillait le sang des têtes coupées. Ce sang mélangé avec certaines plantes, était considéré comme un élixir souverain contre une foule d'affections. Chaque fois que le roi allait rendre visite aux fétiches — et l'on assure qu'il était très pieux — vingt têtes tombaient. Le palais — et l'on dit qu'il était assez assez spacieux, avait tout son mur d'enceinte couvert d'une rangée de têtes coupées.

Un des premiers bienfaits de l'intervention européenne a été de faire disparaître ces coutumes barbares qui, sans elle, se seraient indéfiniment perpétuées.

***

Une armée de géants.—Le premier roi de Prusse, Frédéric-Guillaume 1er, (1688-1740), avait formé, pour sa garde du corps, une compagnie de géants qu'il appelait "mes longs gars". Le mode de recrutement était loin d'être fixe dans cette troupe. Il y vait là des volontaires et des hommes choisis dans l'armée lors des revues, des pauvres diables dont la taille avait frappé le monarque au cours d'un voyage et qu'il avait fait enrôler de force. Enfin, des racoleurs munis de pleins pouvoirs, battaient le pays en tous sens à la recherche des géants. Les uns agissaient par la persuasion, les autres par la ruse. Parmi ces derniers on cite le baron von Hompesch. Un jour, il remarque dans un village un menuisier de très haute taille et d'une carrure peu ordinaire.

Il lui commande une grande malle. A la date convenue, il vient pour en prendre livraison, mais la déclare trop courte, pas assez profonde, bref tout à fait manquée. Le menuisier ne trouve rien de mieux, pour lui prouver que les dimensions en sont respectables, que de s'y introduire. Aussitôt le couvercle s'abat, et solidement bouclé et la malle emportée par les hommes du baron apostés dans le village avec une voiture. Par malheur, lorsqu'on arriva à Potsdam et que l'on ouvrit la malle, le menuisier était mort asphyxié.

Frédéric-Guillaume, qu'on appelait le *roi-sergeant*, ne se contenta bientôt plus d'une compagnie de géants. C'était toute une armée qu'il eût voulu en composer.

A un certain moment, il employa jusqu'à un millier de racoleurs. En Autriche, il se procura par ces procédés, en l'espace de dix ans, 3,700 soldats d'une taille beaucoup au-dessus de la moyenne.

Frédéric-Guillaume estimait ses géants à un trop haut prix pour les exposer à la mort sur un champ de bataille. C'était d'ailleurs un roi très pacifique. Il n'en fut pas de même de son fils Frédéric II.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

PAGE DES ENFANTS

L'Oie de madame Capitole

MADAME Capitole avait deux vilains défauts : elle était aussi gourmande que sa chatte Pimprenelle, et très dure aux pauvres ; et tandis que la sécheresse de son cœur lui avait attiré le mépris de tous les braves gens du pays, la gourmandise, au contraire, lui avait procuré l'amitié de quelques vieilles femmes qui savaient la flatter habilement pour participer aux dîners fins dont elle se régalait.

Or, écoutez l'aventure qui lui arriva, dimanche dernier. C'était la fête du pays, et c'est la coutume, chez nous, de se réunir en famille et de distribuer aux malheureux quelques secours qui leur donnent, ce jour-là, comme à tous, un peu de joie.

Mme Capitole, bien entendu, ne s'était point préoccupée des pauvres, mais, la veille, elle n'avait pas manqué de rassembler ses grandes amies.

"Il y a longtemps, leur dit-elle, que je désire manger une oie aux marrons, une belle oie grasse, et roussie au grand feu de sarments. Venez dîner avec moi dimanche..., j'irai choisir la bête moi-même, et vous m'en direz des nouvelles !"

A ces mots, le nez de Mme Capitole avait frémi, comme si la bonne odeur lui eût déjà caressé les narines..... Et les voisines avaient compris que le festin serait royal.

En effet, le lendemain, Mme Capitole s'était rendue à la ville et avait acheté une oie superbe, qu'elle avait aussitôt enfouie dans son panier ; maintenant elle revenait pimpante, tenant avec elle-même une conversation que troublaient de temps en temps les mélancoliques *coui-coui* de sa volaille

"Les marrons donnent un parfum exquis — Coui ! coui ! — Et je mangerai le blanc de l'aile, c'est le meilleur morceau — Coui ! coui !"

Malheureusement Mme Capitole ne se préoccupait pas assez de ce qui se passait derrière elle.

Jeannot, le fils du forgeron, s'amusait ce soir-là dans la plaine avec son cerf-volant. Jeannot n'était pas très expert, et son appareil, dont la queue était trop légère, persistait à raser la terre, courant de gauche, de droite, sans jamais s'élever à plus de quelques mètres.

Le hasard voulut que, juste au moment où la queue frôlait le panier de Mme Capitole, l'oie, soulevant le couvercle du panier, passât sa tête, tendit le cou, et avalât, avec la voracité qui caractérise ses semblables, le bout de la ficelle et le pompon.

Le cerf-volant, équilibré par ce poids inattendu, s'éleva brusquement dans le ciel. La secousse fit retourner Mme Capitole, qui eut la désolation de voir déjà loin, très loin, son volatile, qui battait de l'aile, et montait, montait parmi les arbres.

Elle poussa un cri de désespoir, et s'élança sur les traces de son rôti...

Elle le vit là-bas, à l'horizon, bientôt descendre, derrière un petit bois.

Elle se précipita mais en vain...... Lorsqu'elle arriva, le cerf-volant et l'oie avaient disparu !... Il lui semblait pourtant entendre de lointains *coui-coui*, qui lui brisaient le cœur...

Ah ! si elle avait pu deviner Jeannot, filant comme un lapin, le long du taillis, son cerf-volant sous le bras, tenant l'oie par le cou, et riant, riant !

La nuit venait..... Mme Capitole, désespérée, reprit cahin-caha le chemin du village. Ses pensées étaient moins joyeuses. Elle rentra par son jardin ; il lui sembla qu'une douce odeur de rôti arrivait jusqu'à elle, et cela augmenta ses regrets .. Elle franchit la porte, ouvrit sa cuisine, et recula terrifiée !

Devant un feu pétillant dans l'âtre, l'oie, son oie tournait à la broche, et prenait déjà un joli ton de roux !

Elle s'approcha... ô stupeur ! et lut sur de petits carrés de papier épinglés aux quatre membres : "Ceci est le morceau de Marinette ; ceci est le morceau d'Henriot ; ceci est le morceau de Jacques ; ceci est le morceau de Pierrine..." Il faut vous dire que Marinette, Henriot, Jacques et Pierrine étaient les quatre personnes les plus pauvres de l'endroit.

Quelqu'un — je parie que c'était Jeannot—qui regardait par la fenêtre, a raconté que Mme Capitole, devant ce miracle, se mit à trembler d'effroi.

Le lendemain elle portait, elle-même, aux malheureux, les deux ailes et les deux cuisses de son oie et depuis dimanche elle a fermé sa porte à ses anciennes amies.

JEAN CASTINE.

JEUX D'ESPRIT

Anagramme

Je suis sur quatre pieds le nom
D'un épi barbelé tout blond.
Brouillez-les, vous verrez paraître
Le nom fantastique d'un être
Qui fait peur au petit enfant
Dans les contes de Mère Grand.

Question historique

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque le titre de Majesté fut-il donné au roi de France ? Quel titre leur donnait-on avant ?

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Donnez en quelques mots l'histoire de Salomon. Quels furent ses enfants ?

—

Tandis que sa mère l'habille, Toto lui raconte un joli rêve tout peuplé d'anges, qu'il a fait pendant la nuit. Puis, en matière de conclusion :

—Les rêves n'est-ce pas, maman, que c'est la lanterne magique du bon Dieu ?

—

Tomy a été premier en Arithmétique : sa maman le félicite, et comme il y a du monde, veut lui fournir l'occasion d'étaler son érudition :

—Un et un, combien ça fait-il, lui demande-t-elle ?

Tomy se gratte le front, cherche, puis :

—Ah bien ! je n'en suis pas encore là !

—

Un ménage de notre connaissance reçoit fréquemment la visite du doc-

PAGE DES ENFANTS

teur P..., en le voyant arriver l'autre jour, l'un des enfants manifeste une joie exagérée.

—Ça te fait bien plaisir de me voir, n'est-ce pas, mon petit ami ? demanda le docteur.

—Oh ! oui, dit le gamin ; quand tu viens dîner, il y a un plat de plus.

Toto veut être soldat quand il sera grand et il le dit à tout le monde.

—Mais mon petit ami, lui objecte un familier de la maison, sais-tu bien que les soldats vont à la guerre, et que, si tu y vas, il y en aura peut-être un autre qui te tuera ?

Toto se redressant fièrement :

– C'est moi qui sera l'autre !...

Réponses à Jeux d'esprit

Logogriphe.

Dix lettres et une apostrophe composent son nom. C'est celui d'un modèle de courage, d'humilité et de patriotisme.

Rép.—Jeanne d'Arc.

Ont répondu : Fleur de lin, St-André Avelin ; Corinette, Trois-Rivières ; L. Rosé, Jeanne D et Joséphine L., Montréal ; Laurier rose, Adrienne L., Verdun.

Charades amusantes.

Dites ce que Dieu ne voit jamais et ce que pourtant nous voyons tous les jours.

Quelle différence y a-t-il entre un juge et un escalier ?

Rép. 1ère question : — Son semblable.

Ont répondu :

Cendrillon, Ville-Marie ; Laure F., Westmount ; Joséphine L., Loretta G., Montréal ; Andréa, St-Lambert ; Laurier rose, Vaudreuil.

2e question. Rép. — Que pour un juge on lève la main et que pour un escalier on lève le pied.

Ont répondu : Laure F., Westmount ; Coquelicot, St-Hyacinthe ; Fleur de lin, St-André Avelin ; Corinette, Trois-Rivières.

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Que ne peut-on point mouiller ?

Combien de sortes de poissons y a-t-il ?

Rép. 1ère question —L'eau.

Rép. 2e question—Trois sortes : des petits, des moyens et des grands

Ont répondu : Onésime, Vaudreuil ; Jules D., St-Hyacinthee ; Petit Ami, Montréal ; Josette V , St-Ignace ; Beaudoin Z., Longueuil.

Anagramme.

(Pour mes jeunes savants et savantes)

Nommez le personnage du 17e siècle. architecte célèbre, dont le nom peut former cet anagramme : Le trône.

Rép.—Le Nôtre.

Ont donné de bonnes réponses : Cendrillon, Ville-Marie ; José R., Anse à Gilles ; Olivier V., St-Lambert ; Oeillet rose, Rose jaune, Feuille d'érable et Claire X., de Montréal.

Comment Eva fut punie de sa curiosité.

Elle portait bien son nom, la petite Eva de Néral, car elle était d'une curiosité—oh ! mais d'une curiosité ! . Toutes ses compagnes se moquaient d'elle et la mère St-Jean disait qu'il lui en pousserait des cheveux blancs. Il y avait au couvent une pièce qui chatouillait à outrance le mauvais penchant de mam'zelle Touche à-tout. C'était au bout de la maison et il était défendu aux plus jeunes élèves d'y aller ; seulement quelques-unes des plus grandes s'y glissaient quelquefois, et disaient aux petites qu'une vieille sorcière leur y donnait des leçons dans son art. Un soir que tout était tranquille, Eva monta à pas de loup l'escalier qui conduisait à la pièce mystérieuse, et, ouvrant la porte, entra avec précaution. Mais à peine fut-elle entrée que la voix de la mère St-Jean dit : "Qui donc a ouvert cette porte de nouveau ?" Et elle la referma à double tour, du dehors. Eva n'osait bouger et elle ne se sentait pas fort à l'aise dans cette demie obscurité qui l'environnait. Tout-à-coup elle se met à trembler de tous ses membres...... Là-bas, dans le coin, était agenouillée... non, elle ne se trompait pas ! une femme en blanc, les bras levés vers le ciel, le visage blême...... Etait-ce un spectre ou un être en chair et en os ?... Mais, ô horreur ! qu'aperçoit-elle dans un autre coin ? Un squelette aux bras décharnés. Elle recule épouvantée et heurte un meuble qui, à son tour, fait branler le squelette. La pauvre Eva respirait à peine et ne doutait plus qu'elle ne fut dans l'antre de la sorcière, surtout quand elle vit plusieurs lames aiguës étendues sur la table. En ce moment la porte s'ouvrit pour livrer passage à quelqu'un enveloppé d'un châle blanc, qui, saisissant un des couteaux, s'avança vers la femme agenouillée, faisant mine de le lui enfoncer dans le bras. "Au secours ! A l'assassin !" s'écria Eva, se redressant blême d'effroi. L'apparition tressaillit, le châle tomba de ses épaules, et Eva reconnut une des "Grandes" qui se retournant, la regarda avec stupéfaction. "Mais comment vous trouvez-vous donc ici, Eva ? Et qu'est ce qui vous prend de crier de la sorte ? Ne voyez-vous pas que j'achève ma sculpture ?" Aux cris de l'enfant, plusieurs religieuses étaient accourues ; toutefois on ne lui infligea pas de pénitence pour sa désobéissance, la croyant suffisamment punie déjà.

Eva de Néral fut, dès ce jour, à tout jamais guérie de son vilain défaut.

La Paquerette

Charmante pâquerette aux fraîches couleurs
Qui émaille nos prés et nos jardins,
Es-tu, dis-moi, étoile ou fleur
Qui nous est tombée du ciel si serein ?
—Je suis, dit la gentille pâquerette,
Reine des prés et envoyée du ciel
Pour répondre à l'aimable fillette
Si l'amour qu'on lui porte est réel.
Sur la montagne ou dans la plaine
Ou encore dans vos jardins ombrés,
Je fleuris toujours blanche et sereine
Par l'enfant et l'homme toujours aimée.

Bloc-Notes

J'ai déjà parlé de l'exposition d'industries ménagères organisée annuellement, depuis 1900, par la Women's Art Association et des services que cette société pouvaient rendre à la classe laborieuse de nos campagnes.

L'œuvre était bonne et méritait de réussir. Elle a reçu d'ailleurs du clergé bas canadien l'encouragement et l'approbation qu'elle méritait.

Une circulaire reçue hier de la secrétaire de cette association me fait part des résultats plus que satisfaisants qui ont été obtenus.

Les produits industriels de nos *habitants*, c'est-à-dire les articles confectionnés à la maison, tels que couvertures, tapis, catalognes, pièces de flanelle, étoffes du pays exposés à Montréal, Toronto, et dans plusieurs places d'eaux, ont été achetés aux plus hauts prix. On espère ouvrir bientôt un autre marché à Halifax

L'année dernière seulement, plus de $1,300.00 ont été payés à nos ménagères canadiennes pour ces ouvrages tissés au métier et confectionnés à la maison. Ceux qui connaissent ce qu'est la vie à la campagne, et combien l'argent est rare, réaliseront tout le bien qu'une institution encourageant les articles de fabrication ménagère, peut accomplir dans notre pays.

Les personnes désirant connaître de plus près cette œuvre, peuvent aller en visiter l'exposition permanente tenue au No. 4, Square Phillips.

J'apprends encore que Son Altesse Royale, la princesse Louise, vient de commander à la Women's Art Association, une robe en *étoffe du pays*, et un complet de même étoffe pour le duc d'Argyle, ainsi qu'une grande quantité de toiles de ménage.

Voilà un sincère et sensible encouragement donné à nos industries ménagères canadiennes-françaises qui ne manquera pas de porter d'heureux fruits.

***

M le professeur A. Contant donnera une soirée musicale au Monument National, le 8 novembre prochain. Le public aura le plaisir de ré-entendre la messe si fort appréciée du savant compositeur, ainsi que cinq autres pièces nouvelles de sa composition. Parmi celles ci, on compte un soli de violoncelle, un Angelus, et une Marche Pontificale intitulée Pie X, dans laquelle s'intercale quelques lignes de l'émouvant et sublime Te Deum. Notre correspondant Falstaff aura occasion de revenir sur ce sujet d'intérêt si captivant.

***

Si les pères du Conseil de Ville ont à cœur le bien de leur grande famille civique, ils devraient permettre à la Cie du Terminal d'étendre ses voies de communications à l'est comme à l'ouest. Une compagnie qui offre à la classe ouvrière de si grands avantages devrait être encouragée comme elle le mérite. Je pense à toutes les petites employées de manufactures à qui une réduction dans les prix de passage serait une si bonne économie, à toutes les sténographes, clavigraphes, demoiselles de magasins, etc, qui ne seraient pas fâchées d'épargner aussi quelques sous de leur modique salaire. Et puis combien regagnent péniblement à pied leur logis, qui, ne seraient pas fâchées de pouvoir enfin s'offrir le luxe si peu extravagant de retourner chez elles en tramways après une rude et lourde journée d'ouvrage !

Cela vaut la peine de quelque considération.

FRANÇOISE.

La Banque Provinciale

Les femmes sont de plus en plus satisfaites de la succursale de la Banque Provinciale établie chez Carsley. Conduite et dirigée par des femmes, elle semble une invitation constante à la clientèle féminine, qui y répond avec un enthousiasme toujours croissant.

La nouvelle succursale recrute ses clientes parmi les dames qui, désireuses de bien faire, ont adopté le système de payer toutes leurs notes par des chèques ; elles se trouvent déjà si bien de cette méthode qu'elles ne se lassent d'en témoigner hautement leur satisfaction. Les jeunes sténographes et clavigraphes sont aussi bien aise de s'assurer quelques bons jours en déposant à chaque remise de leur salaire, leurs économies à la succursale établie chez Carsley.

Conseils utiles

LE MAL DE DENTS.—L'un des meilleurs moyens de combattre le mal de dents consiste à mâcher de l'écorce de cannelle. Si l'écorce est de bonne qualité, elle détruit la sensibilité du nerf, et arrête immédiatement la douleur. Une solution de 75 grains de bicarbonate de soude (soda à pâte) dans une demi tasse d'eau tiède, employée en gargarismes, rend également de grands services contre les maux de dents.

DES TERREURS NOCTURNES CHEZ LES ENFANTS—Certains enfants éprouvent parfois pendant leur sommeil des accès de terreur subite qui les réveillent en sursaut et causent dans leur entourage une véritable alarme. On observe cet accident pendant les premiers temps de la seconde enfance principalement, soit chez les enfants très nerveux, soit chez ceux dont les digestions se font mal ; à ce propos, je rappellerai le danger que l'on fait courir aux enfants en nourrissant leur jeune imagination d'histoires fantastiques ou effrayantes ; on frappe leur esprit et on peut leur causer par ces récits des terreurs folles ; ainsi, ne parlons plus à nos enfants d'ogres, de sorciers ou de croquemitaines.

Les terreurs nocturnes se manifestent en général au commencement de la nuit. L'enfant se réveille en sursaut, pousse un cri et appelle ses parents. Il est assis sur son lit, le front couvert de sueur, criant, pleurant, se tordant les mains ; la terreur la plus vive est empreinte sur ses traits ; il voit un chien, un chat, un fantôme, un homme noir sur son lit ; il est étranger à tout ce qui l'entoure et n'a d'yeux que pour l'apparition qui se fait à lui. Il est difficile de le rassurer, les pleurs durent dix ou quinze minutes environ, puis il se calme peu à peu et reconnait les figures qui l'entourent ; mais il supplie qu'on ne le quitte pas et qu'on n'emporte pas la lumière.

Pour combattre cet accident, on aura surtout recours aux moyens hygiéniques : exercice, bains, gymnastique ; on évitera tous les jeux qui peuvent exciter l'esprit, et, quand le soir en famille on lira à haute voix dans les journaux les faits divers, on aura la précaution d'attendre que bébé fasse dodo.

JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste



531a RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert



Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, PEINTURE A PLANCHER, en petite ou grande quantité, à volonté, VERNIS, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.
Manière de relever et agrandir les patrons.
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macramé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau.
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Étranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à
M. E. Thiéry, 14, rue Drouot



PHOTORAPHE

COIN STE-CATHERINE — ET — ST-HUBERT

MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES



Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux **GRATIS**

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS.—MEFIEZ-VOUS ! pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIE, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré 0.75
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul

Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons 0 55

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons. 0 55

CONTES DU LIT-CLOS.—Poèmes et poésies. 1 vol. illustré 0 55

COUPS DE CLAIRON.—Chants et poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant. 1 volume avec gravures. 0 55

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR COD-RRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Nous vendons

La Bibliothèque ÉLASTIQUE

"Macey"

C'est la meilleure.

L'Hygiene dans la Literie

Tous les matériaux qui entrent dans nos Matelas sont garantis purs et exempts de mauvaises odeurs. . . .

Essayez nos Matelas pur Crin, bordure de 6 pouces, en deux morceaux, pour $8.00.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin Ste-Catherine et Guy

N.B.—Réparations de Meubles en tous genres, Téléphonez Main 757 pour informations, etc.



VOYEZ L'ASSORTIMENT

DE

FOURRURES

CHEZ

O. NORMANDIN

272-274 rue St-Laurent *MONTREAL*

Evitez l'encombrement en envoyant immédiatement vos Fourrures pour Réparations.